

VENTE AU NUMÉRO Prix 3 frs. 50

N° 3

ABONNEMENT : Les 6 numéros 18 frs.

PARIS NOV. 1938

LES REVERBERES

Directeur de la Revue
Pierre Minne ODÉ 55 74
18, rue de la Sorbonne

Président du Club
Jean Marembert
55, rue du Cherche - Midi

Secrétaire: Henri Bernard ODÉ 10 37
3, rue de Bretonvilliers
Chèque postal Paris c.c. 231129

Le président reçoit les mardi et samedi, de 5 à 7. Adresser toute correspondance et tout envoi de fond au secrétaire. Le secrétaire et le directeur de la revue reçoivent sur rendez-vous.

Entartete Kunst

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici la relation d'un critique, pas même une justification des artistes mis au pilori par le III^e Reich. Il n'y a ni tort ni raison pour l'oppression réactionnaire de l'art : on ne discute ni avec les imbéciles, ni avec les assassins.

Il y a des artistes qui s'enferment dans leurs tours d'ivoire. Il y a des artistes qu'on massacre.

Il y a des artistes qui ne veulent rien entendre de la politique.

Il y en a qu'une idéologie politique peut brimer, jeter au feu ; à qui un régime peut crever les yeux, couper les mains.

En fin de compte, prendre son parti pour un peintre ou pour un poète, n'est en somme qu'une affaire entre sa conscience d'homme et lui.

Je ne parle pas dans le vide, je reviens d'Allemagne. Là-bas, comme le plus commun des touristes, je me suis (tant pis pour André Lhote) efforcé de visiter les musées, sans compter d'ailleurs y trouver plus qu'en France une peinture moderne qui offre un minimum d'authenticité ; mais heureusement, dans la ville où je me trouvais séjourner, j'ai pu sur chaque place, sur chaque grande avenue, sur chaque tramway, voir des affiches m'invitant à me rendre à l'exposition de l'En-

tartete Kunst (art dégénéré). Il s'agit d'une exposition d'œuvres ainsi classifiées par les sections d'assaut esthétiques du III^e Reich. Je pense qu'un compte-rendu de la visite se passe de commentaires. Mais tout d'abord, je voudrais noter que le national-socialisme n'a même pas eu le courage d'attaquer globalement l'art indésirable, et qu'il s'est le plus souvent camouflé derrière les intentions didactiques qu'il attribuait aux œuvres mises au pilori. On échappe ainsi à l'admiration que pourrait éprouver, malgré tout, un fidèle nazi, qui, en bon orthodoxe, n'hésiterait plus à blâmer l'œuvre qu'il aime, devant la preuve irréfutable que cette œuvre est néfaste à son idéologie et à la santé de sa nation. Le tour est joué, nous pouvons entrer dans l'exposition.

Tout d'abord les portraits, portraits-publicité, d'écrivains ou de peintres indésirables, dont les auteurs sont, en général, exposés par ailleurs. Il s'agit de démontrer au public qu'un tel a une tête de tuberculeux, de dégénéré ou de crétin (exemple : Radziwil par Otto Dix, ou Schlemmer par Kirchner). De la valeur de ces portraits, je ne parlerai pas, car, à quelques exceptions près, leur honnête médiocrité prouve simplement l'imbécillité critique du racisme.

Dans la salle qui suit, on va même jusqu'à exposer l'art moderne catholique. Il s'agit de peintres comme Nolde ou Morgner qui ont eu le toupet d'interpréter selon leur tempérament les thèmes classiques de la

mythologie chrétienne. Si l'on envisage en effet que le christianisme est jugé néfaste à la nouvelle idéologie, il devient proprement scandaleux qu'un artiste se permette de tailler dans le bois un Christ assez torturé pour exprimer toute la douleur du drame dont il reste le symbole pour les croyants comme pour les athées. Si vous avez bien voulu encaisser l'étiquette « dégénérées » sur ces œuvres, vous n'avez qu'un petit saut à faire pour vous persuader de la noirceur malsaine du christianisme. Vous voyez, c'est très simple.

Encore un petit effort, et dans la salle d'à-côté, consacrée aux peintres « révolutionnaires », nous recommencerons exactement la même petite opération pour ceux qui empruntent leurs thèmes à la mythologie quotidienne de la misère.

Puis vient la salle du sabotage de l'armée (Wehrsabotage). Défense de peindre une tranchée après le passage d'un obus, malsain et déshonorant pour le génie d'un peuple fort, tous les « Kriegskrüppel » (mutilés de guerre) représentés avec trop de complaisance. Otto Dix s'y voit consacrer la plus grande place.

La salle des artistes juifs. On n'a pas idée, en effet, d'être Juif et de peindre comme ça vous plaît ! Le portrait d'un Rabbín par Chagall en est la preuve la plus clairement exposée.

Après la salle juive, celle de l'art pornographique immoral ou antiracial. La prostitution est, en effet, comme chacun sait, le produit d'un état d'esprit judéo-marxiste. Des scènes de la vie bourgeoise de Grosz s'y prélassent en nombre. D'ailleurs il est inutile dans un état bien constitué de représenter des nègres (Nolde le chrétien y figure pour cette raison) des tziganes, des vieilles femmes à gigolos, des « amies » ou des « amis », ce qui n'est d'ailleurs plus qu'un anachronisme, puisque depuis le 30 juin des édits rigoureux ont radicalement résolu les questions sexuelles anormales en Allemagne.

Et maintenant, l'apothéose. Finies les salles où la peinture est classée par ordre de fléaux sociaux, la N.S. D.A.P. livre à notre sarcasme tout le ridicule, sans même plus de but, de la peinture moderne en totale liberté de divagation. C'est évidemment là la partie la plus remarquable de l'exposition. Et comme on ne pouvait certes pas demander aux organisateurs un discernement, qui aurait pu passer pour un semblant de compréhension, entre les différents mouvements allemands modernes, expressionnistes, futuristes, dadaïstes, cubistes et même impressionnistes, on y trouve jetés en vrac une série d'œuvres ou de reproductions de Segall, Dix, Klee (avec Grosz et Nolde le plus gros fournisseur de ce salon des horreurs), Hans Arp, Man Ray, Lipschitz, Rohlf, Metzinger, Otto Moll, Chagall, Baumeister, Molzahn, etc., etc.

En passant, vous pouvez dans les vitrines, jeter un coup d'œil sur des reproductions de Cézanne et de Van Gogh. Somme toute, ce petit jeu va assez loin et suffit parfaitement à sa démonstration.

J'ai pourtant vu avec joie que dans une exposition organisée par la N.S.D.A.P. pour déchaîner l'hilarité et le dégoût de la foule, beaucoup d'Allemands, artistes ou non, venaient là en pèlerinage, comme devant des tombeaux vivants de héros glorieux. La partie n'est pas encore perdue. Mais qu'on y prenne garde, ces gens-là disparus, l'Allemagne aura cessé de vivre. Et elle nous

entraînera tous dans sa chute. Déjà en Russie, en Italie et dans tous les pays fascistes qui forment la majorité du globe, l'artiste est jugulé, abruti, domestiqué. Dans les autres pays, si un peintre, un poète ne possède pas une fortune personnelle suffisante, il est implicitement prié de disparaître ou de se prostituer.

Il n'est que temps d'organiser la révolte. Demain peut-être il sera trop tard.

Ce n'est ni une affaire de mots, ni une lutte égoïste pour le maintien des privilèges d'une caste esthétique. Nous sommes décidés à la lutte parce que nous savons que si l'artiste est d'abord une sorte de baromètre social, il est aussi inséparable du mouvement historique vers la libération d'une justice fondamentale. D'autre part la libération économique et politique du peuple est la meilleure garantie de la mise en liberté de la pensée.

A l'heure actuelle, dans la débâcle réactionnaire des valeurs, l'art se dresse comme un signal : nous exigeons qu'il soit aussi un cri de liberté et s'il le faut, une arme. Ce n'est pas par sport ni goût du risque, mais tout simplement par nécessité. Nous ne voulons pas être assassinés. L'art ne mourra pas, la pensée ne se taira pas. Que les ouvriers luttent sur leur terrain, nous, ouvriers historiques, lutteront sur le nôtre contre tout un monde qui nous opprime et veut nous imposer son baillon par la mise en pratique de ses principes abrutissants.

Le fait qu'au vingtième siècle on puisse promener dans un état une exposition de l'art dégénéré, semble aussi grave que la répression de Spartacus dans ce même pays :

Il faut qu'on sache que notre génération, devant le danger qui la menace, a déjà commencé à démolir ses tours d'ivoire pour en faire des barricades, que nous ne laisserons plus toucher à l'art libre ; que demain nous serons prêts, tout en armes, à une « reconquista » de l'humanité.

Nous demandons à tous ceux qui sont jeunes et ont conscience du péril actuel de venir s'unir à nous pour lutter contre les nouveaux systèmes idéologiques qui menacent l'art et, d'un même coup, l'humanité dont il est l'expression la plus palpable.

Cet article n'est qu'un réflexe, d'autres plus positifs doivent lui succéder, mais c'est aussi un cri qu'il faut qu'on entende, afin que nous puissions nous rassembler, entrer dans la danse et vaincre.

CHABRUN.

Notre génération n'a rien de commun avec celle dite d'après-guerre, qu'elle soit caractérisée par Cocteau ou par Giraudoux. Nous ne pouvons en effet parler le même langage que les hommes, coupables ou inconscients qui nous ont acculé à la ruine : les révolutions ne s'achètent pas aux marchés aux puces.

On peut appeler « art libre », dans les conditions actuelles, tout art qui tend à le devenir en démolissant les facteurs sociaux qui le contraignent. C'est en ce sens, entre autres, que l'artiste peut cesser d'être un parasite et prendre conscience de son rôle d'« ouvrier historique ».

P.-S. — De retour d'Allemagne où j'avais rédigé cet article, j'ai trouvé sur mon bureau l'appel de Breton. Je tiens à dire que pour ma part et celle des signataires ci-dessous, nous croyons à la nécessité de cet appel et sommes entièrement d'accord avec son contenu.

Chabrun, de Sède, Diamant-Berger, Minne, Sby.

L'ART de VIVRE & l'ART de PEINDRE

« La Beauté est sœur abstraite de la vérité et de la justice. » (Péladan.)

Que de morts-vivants parmi les habitants de cette terre qui croient s'octroyer le temps de penser! Bourgeois en activité ou en retraite, gens du monde genre gens du monde, érudits, recordmen d'efforts et d'héroïsme patenté, artistes et autres intellectuels... : quel parterre de zombies (ignorant qu'ils le sont, ou pire, croyant ne pas l'être).

Il y a aussi les vivants, sur lesquels je ne m'étendrai pas, car je n'ai rien à leur apprendre.

Les premiers sont tristement simplistes dans leurs petites complications ou horriblement compliqués dans leur néant. Les autres sont simples, si simples que ça ne se voit pas.

« En attendant, on ne vit qu'une fois » (sic).

Corollaire I : assurons donc la matérielle, après on verra (mais quoi ?), dépêchons-nous d'ingurgiter des dates et des sensations, de laisser des traces et des mots historiques.

Corollaire II : sachons donc vivre et vivons.

« On ne vit qu'une fois » (re-sic).

Mais il y a le UN des comptables, et l'autre — that's the question — il s'agit de savoir si

$$1 + 1 + 1 + 1 + n... = 4 + n...$$

ou si

$$1 + 1 + 1 + 1 + n... = 1$$

Dans le second cas, il est bien évident que la question matérielle ou historique n'existe même pas, et, à supposer qu'on l'envisage, elle est immédiatement éliminée, par MANQUE DE TEMPS, d'abord, ensuite par incompatibilité absolue avec l'idée VIE.

En art, ces derniers temps, on a fait beaucoup de bruits : manifestes démarqués et réédités, préfaces pas bêtes de catalogues d'expositions stupides, gros articles vaseux en premières pages de revues artistico-commerciales. Au fond, tout ça revient à poser soit : quoi peindre?

soit : comment peindre?

Mais **jamais** les deux questions à la fois, et toutes les précautions sont prise pour ça.

Et cependant tout est là.

Quoi peindre? — Mais d'abord, cher monsieur, êtes-vous peintre?

Comment peindre? — Mais, cher monsieur, je m'en fous éperdument.

ALORS?

Alors, peindre, tout simplement. Oui, tout simplement, réfléchissez bien là-dessus, cher monsieur; et si vous ne comprenez pas, allez donc au Musée voir Crivelli, Sassetta, ou le douanier Rousseau : comprenez leur leçon, après.... vous jugerez vous-même s'il y a autre chose à comprendre.

Et merde pour la « peinture pure » et les « problèmes picturaux ».

Michel TAPIE.
18 octobre 1938.

Les Réverbères participent à l'Exposition internationale des revues et journaux de jeunes, du 3 au 18 décembre, 20, rue Gay-Lussac, à la Bienvenue universitaire.

LE THEATRE

Il y a les directeurs de théâtre, il y a les auteurs, il y a le théâtre. Ces directeurs ont la priorité. Parmi les directeurs, il y a les directeurs commerçants : M. Trébor, M. Bernstein, M. Maurice Lehmann, les directeurs des vau-devilles. Il y a les directeurs opportunistes : Mme Paulette Pax, M. Trébor, le directeur de la Potinière, le directeur du Théâtre Daunou. Il y a le directeur unijambiste : M. Jouvet. Il y a les directeurs mégalomanes : M. Baty. Il y a les directeurs qui doivent, à leur grand regret, se soumettre à l'argent : M. Rocher. Il y a deux directeurs indépendants, désintéressés : M. Pitoëff et M. Dullin. En marge il y a Jean-Louis Barrault et Itkine. Donc il y a quatre hommes et seulement quatre qui SACHENT et qui veulent faire savoir le théâtre.

Il y a les auteurs. Il y a l'auteur bourgeois, parfait et glorieux : M. Bernstein. Il y a l'auteur glorieux, aristocratique et imparfait : M. Guitry. Il y a l'équipe Achard, Zimmer, Duran, Jeanson.

Il y a l'équipe Passeur, Salacrou.

Il y a Jean Anouilh.

Il y a Jean Giraudoux et Paul Raynal.

Au fond, les auteurs sont beaucoup plus sympathiques que les directeurs et metteurs en scène.

Et puis il y a le théâtre. Mais ceci est une autre affaire. On le rencontre rarement. Il y a un autre élément, un élément bien méprisable, mais pour qui tout de même les directeurs, les metteurs en scène, les auteurs travaillent : c'est le public. Le public est idiot. Il est idiot parce qu'il rend glorieux M. Bernstein et M. Guitry, comme il avait rendu glorieux M. Henri Bataille. Gloire éphémère. Il est idiot parce qu'il a fait un succès à la moins bonne pièce de M. Julien Luchaire qui s'appelait ALTITUDE 3.200 et qu'il ne s'est pas dérangé pour une très belle pièce de M. Julien Luchaire, mal interprétée il est vrai : UNE FEMME ET UN ROI. Il est idiot parce qu'il est snob : snobisme de la « jeunesse », snobisme de Pirandello auquel il n'a jamais rien compris, snobisme de Giraudoux auquel il ne comprend pas grand-chose. Il est idiot parce qu'il est grégaire, parce qu'il se fait un devoir de ne pas manquer la dernière pièce de M. Bernstein ou de M. Guitry. Il est idiot parce qu'il ne voit pas le théâtre de Passeur, du moins en partie. En dernier lieu, il y a les acteurs : les acteurs sont des larbins. Ils ne sont donc pas admis à faire entendre leur voix.

Cette saison, au Théâtre des Arts, MAIE de Purnal, auquel on ne comprend pas qu'une revue comme MESURES ait pu donner un prix. MAIE c'est « Andromaque » sans psychologie, c'est-à-dire des faits nus, simples, violents, non expliqués. Echech. LE BAL DES VOLEURS de Anouilh : un renouvellement complet, du moins extérieurement, de l'auteur du VOYAGEUR SANS BAGAGES. Léger, sautillant, humoristique et très agréable. Aux Mathurins L'ARGENT N'A PAS D'ODEUR, la première pièce de Bernard Shaw, qui vaut uniquement par la satire sociale et en aucune façon par l'étude psychologique des héros, purement arbitraires. LA PREMIERE FAMILLE de Supervielle : de la poésie de Supervielle filtrée par le théâtre et dont il reste quelques éléments sur la scène. Chez Baty toujours de la mise en scène, encore de la mise en scène, rien que de la mise en scène. Un drame élizabéthain, transposé par Lenormand et pourtant bien joué : ARDEN DE FEVERSHAM. A la Comédie-Française, TRICOLOR, luxueusement monté, mise en scène par Jouvet, honnêtement joué. Quant au contenu dramatique de la pièce, c'est inexistant; une seule scène : le récit de la prise de la Bastille par Théroigne de Méricourt; c'est vraiment peu. C'est la première pièce choisie par l'administration de M. Bourdet. Souhaitons-lui de meilleurs choix. La pièce est de M. Lestringuez.

M. Paul Gerdal a appelé Mme Colette à son secours : il a produit DUO. Cette pièce aura beaucoup de succès, un point c'est tout.

Aux Mathurins LA-BAS de Titayna. Une pièce qui sent le cul, mais un troisième acte consistant, et joué dans un décor bien agréable. Vive Pierre Loti quand même.

Toute la critique démontre l'inexistence de la pièce de Guitry. Mais huit jours avant la première tout était loué. Un monde fou... C'est la 104^e pièce du monsieur.

A l'Atelier, LA TERRE EST RONDE, de Salacrou, avec Barrault, Dullin et une fille charmante : Dehelly, une enfant de la ballade. Ça c'est du théâtre, de l'essence de théâtre, la seule pièce à voir en ce moment. J'y reviendrai.

Francis CREMIEUX.

LONGUEURS D'ONDES, par Jean Remaudière.

Parmi tous les jeunes poètes qui parlent, il faut reconnaître qu'il y en a peu dont le message, à l'épreuve, reste lisible. Il y a ceux qui parlent pour ne rien dire, il y a ceux qui parlent pour promettre. Il y a ceux qui ferment à double tour les portes de la poésie, il y a ceux qui les enfoncent lorsqu'ils les trouvent ouvertes. Mais un petit nombre déjà se montrent, qui sont décidés à tenir, qui ont su forger pour eux-mêmes la merveilleuse clef des jardins de la pensée, décidés qu'ils sont à ne pas les laisser secrets. Les Réverbères se sont donné pour but cette sorte de publicité, à l'exclusion de toute autre, d'ailleurs. Ils la mèneront tapageusement. La poésie doit faire sa police elle-même, provoquer elle-même la décantation nécessaire. Perles ou fumier, la distinction ne s'impose pas à bien des pourceaux. Que ceux-ci restent dans leurs porcheries; nous les laissons à leurs expériences d'élevage, à leurs racismes contradictoires. Et nous reviendrons, toujours en paix, à nos moutons.

Le plus doux d'entre eux peut-être, Jean Remaudière, vient de se détacher du groupe. Celui-ci vient de nous donner un livre qui nous fait oublier que bien des jeunes — dont beaucoup n'ont de jeune que leur âge mental et portent déjà de jolies barbes dont on retrouve chaque poil dans leurs poèmes — se sont spécialisés dans les mélanges de sens et les mots volés. La place nous manque pour faire, dans ce numéro déjà chargé, la critique de ses LONGUEURS D'ONDES. Nous la passerons à notre prochaine émission. Ne quittez pas l'écoute.

Jacques BUREAU.



Seul
Depuis longtemps

Il n'avait plus la science des silences
Il parlait pour ses mains à tout croire

Le désert chantait ses mirages pour lui

Ça ne l'a pas empêché d'être traité de cornichon

D'ailleurs, rien n'empêche d'être traité de cornichon.

CHANSON DU REVOLUTIONNAIRE EN VACANCE

Ici, dans les joncs, caché dans les feuilles aux regards
frais,
à contempler des soleils qui éclatent, par terre, entre les
doigts

de l'ombre, à deux heures,
Ici, caché dans les joncs, je rêve.

En Espagne, on meurt.
Ah ! qu'il est doux d'être Français.

DIAMANT-BERGER.

JEU DU MONDE

Lorsque la terre a produit l'homme
Et que le soleil a bien voulu le réchauffer
Lorsque la nature a produit le fruit pour nourrir cet
homme

Lorsque la femme a paru pour le plaisir de cet homme
Le vieux Juste qui habitait le noyau central
A fui.

Pourquoi ?

Il a eu peur de la femme

Un enfant courait sur la route
L'esprit du bien jouait aux cartes avec l'esprit du mal
C'est l'enfant qui était en jeu
L'Esprit du mal a gagné
Puis la GRANDE FAUCHEUSE a tout pris

La lune a voulu cette terre

Un souffle

Un éclair

Et la Lune a eu la FEMME

Yvan DEYDIER.

LE POÈTE NOYÉ

LA MORT A RESOLU LE POETE

la mer pour éclore ses paroles éparées
sa mort,
une hypothèse mythologique,
un lendemain de fête,
a réveillé les chevaux allongés
aux globes de verre
la mer est une différence
un arbre sur son corps,
la ville sainte égrenée à ses doigts ;
ses yeux sont abolis au galbe des colonnes.
ses yeux chastes
ses yeux pour interdire l'amour
pour voir
les ongles offensés aux mains des pédérastes.

Gérard de SÈDE.

Les membres anciens

Dans l'autre côté des mots il y avait la plus belle chose de mon rêve. La chose qu'on ne sait pas. Peut-être elle saurait venir par l'escalier dormant qui tremblait sous les jets d'eaux baigné de regards limpides. Les voûtes se succédaient dans une incontinence mystérieuse d'événements colorés. Les absences étaient vivantes sous le sceau du silence hermétique. On pouvait tâtonner sous l'énigme la présence de la réalité insolite. Il se fit alors que la main continua d'exister dans le geste après qu'il fut décomposé par le temps. Le visage était un masque vide. Mais il y était encore quoique j'eusse plongé mes doigts dans l'éponge de ma tristesse. Nous nous retirions convaincus d'y rester à jamais sans secours jusqu'à ce qu'un nouveau langage y vienne apporter une sorte de dénouement. Je me grisais de la sonorité de mes pas tout en me rendant possible sur de nouvelles routes cariées d'absences désenchantées. Parce qu'il faudrait devenir on demeura silencieux dans l'attente. L'étendue ne nous répondait pas. Et j'étais las d'entendre des bruits ennemis. Je serrais la gorge au fantôme sur mes talons. C'était la carotte de mon cœur qui faisait marcher mes membres inassouvis. En vain je les ai distribués aux trois directions de mon espace. Ils étaient épris de celle qui tenait sur l'instabilité du délire. Comme le prestige de mon absence grandissait de ce qu'on ne répondait pas. Mes pas interrogeaient encore par la sente volupté de caresser la chair de la terre.

A.-D. TAVARES-BASTOS.

S I E

INFIRMERIE DE SAINT-JAMES

Je suis descendu vers les murs tout blancs
Vers le ciel perlé par de grandes vitres
Où les lits sont mis comme des pupitres
Dans les mornes écoles aux tristes enfants.

Les odeurs sans but des pauvres bonheurs
Et le bébé mort des âges qui passent
La fatalité des arts qui s'enlacent
Le coin de la rue où vont les chauffeurs.

Et je suis venu comme un fou dansant
Contempler l'espoir des heurs promises
Et mécanisé dans les deux chemises
Qui font la blancheur d'un docteur pensant.

Dancez avec moi, tristes hôpitaux,
Chantez avec moi la fille guérie
La négresse lourde et cette écurie
De la maladie et des chapiteaux

Et la nuit la lune a toujours pâli
Des vagues blancheurs et d'éthers sans âme
Et des cris poussés par la pauvre femme
Et des cœurs bercés au bord de leurs lits.

Les matins soudain sont de grands réveils
A vous mesurer de la nuit vécue
La fièvre mordante est enfin vaincue

Dans le cœur viendront de grands beaux soleils.
Je suis parti loin, mais très, très, très loin,
Je suis parti loin de l'infirmerie
Ma propre faiblesse est déjà guérie
Allons nous rouler sur l'herbe et le foin.

L.-A. des LONGCHAMPS.

MATIÈRE

Quand nous aurons baissé les grands rideaux de sel
quand nous aurons levé les yeux vers les anges de glace
un faible chant traversera nos mains
et nous verrons briller au fond des vases
un doux parfum de fauve
Sur le tapis sombre et seul
une opale glissera des jardins suspendus
en murmurant des mots violets.
Et vos bras d'algues noires
monteront vers le ciel
grande reine aux ongles durs
tandis qu'au loin sonnent les cloches d'eau.

Noël ARNAUD.

MATIN

le vent les arbres le ciel troué
les yeux sous les feuilles
comme les fleurs
aux fossés de l'eau
Tout à dire tout à rire les lèvres
se confondent toujours
grand vol impossible
en dépit des oiseaux
s'affolent s'emmêlent fils et bobines
les mots les images
je sais où aller
mais les chemins sont compliqués
il me faut tes mains au bout
tes yeux de chaque côté
La bouche qui ne sait qu'offrir
les doigts qui ne demandent
rien qu'un peu de rosée
c'est tout
plus rien à désirer
c'est tout c'est beau
les chemins faciles et compliqués
C'est tout c'est beau
être à la taille
exacte de ton cœur
à pleine force de toutes mes limites

Marc PATIN.

Il, son corps, s'était enfui à l'annonce de son âme, elle, maintenant était seule ayant perdu son poids soumis aux lois de pesanteur se souriant à travers les miroirs de nuages célestes sur lesquels elle dansait.

Son corps, à ces mots tel un rayon elle le chercha parmi la ville des automates humains qui peuplent la terre planète à travers un monticule de pierres élevé selon des principes de géométries enfantins.

C'était la première fois qu'elle voyait avec ses yeux à elle âme sans son corps, pareille à des hublots construits par des ombres posant chacun leur tour la touche de vernis terne et sale dont sont faits les yeux des hommes, noirs bleus verts cuivrés noirs bleus verts cuivrés d'étoiles de météores audacieux de la conquête du ciel roue infernale des impressions physiques main des arbres happant au passage les chevelures des rêves cascade d'yeux et de langues en pétales rires des vents hystériques s'écrasant aux volets tranchants des paupières baissées herbes des cils embrochant les crimes et les vertus papillons sans ailes corps sans son âme libérée des enveloppes toutes faites de l'automatisme de la procréation.

Aline GAGNAIRE G.

Les Amours de la Montagne Pelée

FRAGMENT

Une flèche lancée par l'ermite aux yeux larvés traversa une à une les viscères sidérales pour s'en aller se perdre dans le roulement à bille des souvenirs. Les trois conspirateurs leur coup fait iront s'enivrer du produit stellaire d'une carotide horriblement mutilée dont les segments cachés derrière chaque buisson s'enroulent traîtreusement autour du cou des voyageurs égarés à la recherche de l'entité matrice et motrice : La Montagne Pelée.

Un peu plus loin des jonchets femmes et hommes plantés en terre broie du noir avec une invisible satisfaction. La mémoire de plusieurs larves soigneusement disséquées embue peu à peu les yeux des locomotives ces cyclopes sentimentaux occupés à bercer les nourrissons hypermetropes qui voltigent ça et là parmi les feuilles rouges du dictionnaire et les feuilles vertes du calendrier et met dans mon cœur le beaume léger de l'ensevelissement de plusieurs coleoptères liquides pris un soir dans un grenier où des lueurs homicides amoureusement enlacées avec les papillons rougeâtres des pollutions illusoires font entendre une plainte vague comme un bruit de moteur dans une région écartée d'un désert recouvert de colonnes phalliques convergentes vers un point unique : Le Triangle sacré de la Forêt Noire.

Ainsi, ainsi la Montagne Pelée... aveuglée par son amour, trop même pour voir le mien. Ainsi ensemble...

Le monde se change peu à peu en une assiette à dessert où surnagent les reste des flores abdominales des moutons de Panurge.

Et là-bas le missionnaire entendant ma plainte se met à hurler à sa digne femme de regagner le domicile conjugal sous peine d'une solide raclée tandis que les crocodiles empuantis vont immoler aux divinités exhibitionnistes une petite boîte de cire vide trouvée la nuit d'un crime grotesque à quelques pas de l'endroit où dormait dans une immobilité spectaculaire la pieuvre héraldique des amours morganatiques.

La putride lueur des soleils casseroles éclaire la scène des beaux enlacements des nymphes et des nympheas...

Jean JAUSION.

Il faut bien mettre un pied devant l'autre

j'attendrait une nuit totale
une nuit sans étoiles sans fenêtres
une nuit faite exprès pour ceux qui cherchent
qui ne veulent plus savoir
les désespérés
les ratés
les forçats qui trainent la sphère des souvenirs
la première femme qui passera
celle qui sera sans vêtements
qui glissera entre mes yeux sans regarder les feuilles
qui marchera avec les doigts dans les oreilles
et qui ne se tirera pas la bonne aventure
celle qui vivra pour crever
je lui mettrai la main sur l'épaule

Jean REMAUDIÈRE.

Dans un monde de crétins, il ne faut pas avoir peur de le dire, quand on se sait intelligent. Je le suis et le proclame — et aussi que j'ai un beau talent de dessinateur.

Je viens de sortir Pêcheurs, une petite merveille qui a stupéfait même mes amis intimes (!) ce qui m'a moi-même bluffé...

Il y a une soixantaine d'exemplaires à vingt francs et cinq de luxe à cinq louis — c'est donné. Une affaire d'or, je vous l'assure.

J'ai été chercher le nouveau Picasso aux Surindépendants — je crois, j'aurais mieux fait de rester chez moi.

Pierre MINNE.



LES REVERBERES, nos 1, 2, 3, le numéro	3 50
Tirage avec suite réservée aux abonnés (un an, six numéros)	18 »
Les abonnés reçoivent comme dividende des brochures hors commerce à tirage limité, tirage de luxe (7 ex.) avec le tirage de luxe des brochures	100 »

LES EDITIONS DES REVERBERES.

ANTHOLOGIE. — Poèmes et dessins.

1 vol. 32 pages, quelques exemplaires	7 50
5 exemplaires multicolores	50 »

Cette brochure a été offerte aux abonnés avec le n° 2.

JEAN JAUSION. — DEGRADE, poèmes avec un frontispice de JEAN MAREMBERT	7 »
JEAN REMAUDIERE. — LONGUEURS D'ONDES, poèmes	8 »
PIERRE MINE. — PECHEURS, 9 dessins	70 ex. 20 »
Luxe 5 ex.	100 »

EN PREPARATION :

CAMILLE BRYEN. — Dessins	100 »
--------------------------------	-------

Collection : LA POESIE PARTOUT.

JEAN COCTEAU. — Poème et dessin de l'auteur	Hors commerce
7 ex. de luxe	Hors commerce

Ce livre sera distribué avec le n° 4 aux abonnés.

Collection des CLASSIQUES DES EDITIONS DES REVERBERES.

TRISTAN TZARA. — LA DEUXIEME AVENTURE CELESTE DE MONSIEUR ANTIPYRINE	Hors commerce
7 exemplaires sur papier de Hollande	Hors commerce

Ce livre est distribué aux abonnés avec le n° 3.

DISQUES DES REVERBERES. — En souscription :

ERIK SATIE. — LA MORT DE SOCRATE, chantée par OLGA LUCHAIRE.	
» » MELODIES, chantées par OLGA LUCHAIRE.	
CLAUDE DUBOSQ. — MONODIES, chantées par OLGA LUCHAIRE.	
TRISTAN TZARA. — LA PREMIERE AVENTURE CELESTE DE MONSIEUR ANTIPYRINE (représentation du 15 juin).	
LE PELICAN, fox-trot, par le Dada jazz-band.	
GUILLAUME APOLLINAIRE. — POEMES dits par l'auteur.	

S'adresser au Secrétariat : Henri Bernard, 3, rue de Bretonvillers, Paris (4°). Odéon 10-37.

VIENT DE PARAÎTRE :

TRISTAN TZARA. — LA DEUXIEME AVENTURE CELESTE DE M. ANTIPYRINE (Collection des classiques des éditions des Réverbères).	
---	--

Depuis l'activité bien vivante de la période 1905-1930, les années se sont traînées longues, longues, si longues qu'il faut qu'on sache qu'il y a de nouveau, enfin, de vrais jeunes.

Ces jeunes, de par leur authenticité, se méfient des vieux vampires, cubistes si gris, surréalistes blanchissant honorablement. Ils veulent, comme les très jeunes qui vont aux matinées classiques du jeudi, des œuvres de leur âge.

DADA aura toujours vingt ans et des cheveux très noirs.

MIDI GAGNE avec dessins de MATISSE (Denoël et Steel).

CŒUR A GAZ, eau-forte de ERNST (G. L. M.).

CLUB DES REVERBERES

B I L A N E T B U T

LES REVERBERES commencent une nouvelle saison et font leur bilan. Depuis la fondation (avril 1938) diverses manifestations ont témoigné de leur activité. Il est utile de les grouper ici sous le même éclairage.

LES REVERBERES annonçaient la publication annuelle de six cahiers et la révélation d'une équipe de jeunes poètes. L'indépendance du groupe s'affirmait dans la lettre ouverte de Jacques BUREAU à André BRETON (avril 1938). Dans le deuxième cahier (juin 1938) le groupe publiait le MANIFESTE « *démobilisation de la poésie* » signé par 16 collaborateurs. Un tel manifeste devait laisser forcément la porte ouverte à l'orientation que pouvaient imposer les circonstances critiques. En publiant le N° 3 LES REVERBERES remercient leurs abonnés de leur confiance.

Ceux-ci ont reçu précédemment le premier dividende : L'ANTHOLOGIE des poètes et des peintres du groupe qui servait de catalogue à l'EXPOSITION DE PEINTURE et de SCULPTURE dont le vernissage eut lieu le 25 juin. Cette brochure de 32 pages poèmes et dessins a été fabriquée par nous-mêmes. On trouvera plus loin toutes indications sur les volumes parus aux EDITIONS DES REVERBERES, et nos ENREGISTREMENTS PHONOGRAPHIQUES. Les DISQUES sont en souscription.

Nos soirées de DANSE et de musique HOT le mercredi au Caveau Camille DESMOULINS ont réuni une foule de vrais jeunes capables de se mouvoir en liberté. Les meilleurs musiciens hot se joignaient à nos amateurs pour jouer sans arrière pensée. On entendit le plus grand guitariste du monde, DJANGO, RHEINHART, jouer de la... trompette et le critique HUGUES PANASSIE jouer de la clarinette dans le meilleur style de Chicago. Nous considérons ce rayonnement de sympathie comme une réussite. Ces soirées reprendront incessamment.

Notre première manifestation de THEATRE fut un HOMMAGE A DADA. Au programme : *La première aventure céleste de Monsieur Antipyrine*, de TRISTAN TZARA et le *Serin muet* de RIBEMONT DESSAIGNES. Notre troupe d'amateurs débuta dans un patronage. Les portraits des vénérables ecclésiastiques pendus aux murs surprirent un public nombreux. Le décor représentait le mur du fond de la scène, parfaitement sordide, le graffiti d'un réverbère et le désordre d'un déménagement. Le Directeur trônait sur un fauteuil éventré de velours rouge (5 avril 1938).

Aussi bien, nous déménagions le lendemain avec nos masques au Caveau Camille DESMOULINS (6 avril et 4 mai). Dans ces catacombes ce fut une ruée indescriptible. Après la représentation les spectateurs se levaient et dansaient. On a dit que nous nous suicidions. Nous avons prouvé que l'HOMMAGE A DADA s'imposait. Il fallait abolir un instant les années noires et montrer à nos aînés le spectacle magnifique de leur jeunesse.

L'HOMMAGE A DADA fut repris une quatrième fois dans l'atelier de MARCEL LALOE avec les costumes célestes et les décors lumineux de LAMBERT-RUCKI et Jean MAREMBERT (15 juin).

L'HOMMAGE A GUILLAUME APOLLINAIRE fut organisé au caveau (6 et 7 juillet) avec les MAMELLES DE TIRESIAS. Nous voulions reprendre d'abord la musique et les décors cubistes de 1917. Mais les circonstances et le tempérament des acteurs nous ont amené à rechercher ce que pouvait être la poésie d'Apollinaire « à l'état naissant ».

Nous redonnons, le 23 et le 24, les *Mamelles de Tiresias* avec les mêmes décors, costumes, masques et carcasses.

MUSIQUE. — C'est à l'ADMIRABLE OLGA LUCHAIRE que les Réverbères doivent tout. L'extrême fantaisie de notre troupe d'amateurs était heureusement balancée par la haute tenue des récitals de chant qui alternaient avec le théâtre. OLGA LUCHAIRE chante. Le répertoire d'Erik Satie, Francis Poulenc, HONEGGER est un piège pour les chanteurs. Leur voix est un contresens. Les roués s'en tiraient jadis en trichant : ils affectaient de transposer le style pitoyable des chansonniers. OLGA LUCHAIRE chante. Et la plus grande pureté musicale obtient naturellement la plus juste nuance spirituelle.

Dans LA MORT DE SOCRATE, Olga Luchaire atteignit le sublime avec facilité.

LES REVERBERES ont de nombreux projets qui seront révélés en leur temps. Ils adressent ici un APPEL aux jeunes poètes et aux jeunes auteurs qui désireraient communiquer leurs manuscrits pour les publier dans la revue ou les faire jouer.

Les manuscrits non retenus seront rendus.

Quelques arrivistes ne s'enferment point ici dans les formules étroites d'un manifeste et d'une stratégie du tapage. Les jeunes qui travaillent dans les voies nouvelles doivent affirmer leur droit à la vie. LES REVERBERES ONT UN BUT : grouper, autour d'un idéal de dissidence assez vaste pour négliger les divergences relatives, tous les jeunes dont le message pourrait être étouffé isolément dans l'abjection générale.

LES REVERBERES ne dépendent de personne.

COMPOSITION DU BUREAU :

Président : Jean Marembert ; Vice-Président : Michel Tapié ; trésorier : Sby ; Rédacteur en chef : Pierre Minne ; Théâtre : Crémieux ; Musique : Marcel Laloë ; Poésie : J.-F. Chabrun, Jean Jausion ; Peinture : Jean Marembert, Sby, Tapié ; Secrétaire : Henri Bernard ; Conseillers : Jacques Bureau, Aline Gagnaire ; à l'Etranger : Tavarès-Bastos.

Situation poétique du Groupe

A l'encontre des reproches qu'on ne nous ménage pas, à l'encontre des apparences peut-être, la position poétique de notre groupe n'est pas celle du détachement systématique.

L'abstention de toute activité militante que nous nous imposons, la décision commune que nous avons prise de ne combattre, en l'absence de toute cause valable, en faveur d'aucune, ne constituent pas une attitude de renoncement.

Mais aucune lutte ne vaut plus aujourd'hui qu'on y émousse le tranchant de l'arme poétique. Et c'est en attendant une éventuelle guerre sainte, qu'avec sérénité pour quelques-uns, avec impatience pour d'autres, mais pour tous avec amour, nos jeunes poètes en polissent l'acier.

Nos jeunes poètes... Beaucoup d'entre eux n'ont pas vingt ans...

La très septentrionale Nadine et la pureté de ses extraordinaires contes de châteaux de neige... Elle a 16 ans, ses textes les ont à peine... Souhaitons que l'une et les autres, ils ne vieillissent jamais. Ces contes de rêve — contes à dormir debout, au plus beau sens de l'expression — sont les bijoux des premiers numéros de notre revue. Il faut lire « Hul et Ilde ».

Jean Jausion, Jean Remaudière. De ceux-là, nous avons déjà parlé.

Muller (Noël-Arnaud), un des jeunes dont l'avenir est le plus certain, déjà en lui brillent des images rares.

Gérard de Sède, un tout jeune en qui le plus authentique souffle révolutionnaire ne demande qu'à se lever. Ses vers sonnent, durs. L'âpreté narquoise d'un Aragon se retrouve en lui, et le général qui se regardait dans la glace est ici :

« on le trouva mort un matin
« avec un oiseau sur la bouche
« il avait ouvert toutes ses fenêtres

J.-Fr. Chabrun en qui gronde la même révolte, plus sourdement, plus lourdement. Elle n'est pas moins inquiétante.

Jean-Claude Diamant-Berger : il se moque comme les autres attaquent. Il porte en dérision l'océan des choses sales qui nous entourent.

Marc Patin : dont les poèmes sont des affiches lumineuses. Il peint toutes les couleurs de son âme, et met les mots en court-circuit sur

la grande nuit de murailles de la ville. Quelle publicité, pour la poésie !

Henri Bernard, le ciseau à la main et le rire aux lèvres, met en pièces, et colle. A ses côtés, **Michel Tapié** enseigne le saxophone à un Narcisse qui préfère l'amour. Et **Aline Gagnaire** essaye une nouvelle clé dans la serrure du mot... Et la porte s'ouvre.

Surgit la douce **Madeleine Gauthier**, en un décor de branches et de ruisseaux, de rocs et de brouillards, d'espoirs et de puits profonds. Elle montre, perché sur soi-même, **George Herment**. George Herment n'est déjà plus un jeune. S'il a d'emblée donné sa poésie à notre revue, c'est parce qu'elle lui paraissait un habitat sûr, une chambre où la chaude intimité de ses vers ne risquait pas d'être troublée par le cri des loups. Il s'y est assis, s'y endort, et la fumée de ses songes noircit notre papier.

Derrière, éventrant à grands coups d'expériences la montagne psychanalytique, hurlant et grimaçant, dangereux comme les pires explosifs et hors de toute pudeur, l'inquiétant **Camille Bryen**.

Jacques BUREAU.

Première Exposition

LOUIS CATTIAUX

Le vrai mystère des Poètes — distrait la Sainte en prière — sur la voie perpendiculaire — du végétal à l'animal.

ALINE GAGNAIRE

Végétation des couleurs — pollens cherchant des voies lactées — ne soufflez pas votre lumière — quand vous aurez gagné, GAGNAIRE.

SIMONE BRY

Psyché qui poses des fleurs — sur la lampe à moitié morte — au clair de la terre ouvre donc ta porte — au spectre pur d'indifférence.

PIERRE INO

Androgynes-symphonies — passereaux enchanteurs dentirostres — la harpe des mâts lance un accord — où la neige met sa sourdine.

JEAN JANIN

Courant la fille d'Harmonie — par les bois et les cyprès — Janin s'arrête pour contempler — les Héliades endormies.

JEAN LAFON

Sur le quai de l'Infini — l'homme rouge l'âme de pierre — salue le vaisseau fantôme — portant celui qui mourut jeune.

GENEVIEVE LAHAYE

Le masque de l'oasis — qui pend à l'arbre effeuillé — rêve d'une eau jamais finie — sur la bouche irritée des sables.

MARCEL LALOE

Les violons ivres de silence — éveillent MEAULNES et ses amis — et sonnera avant midi — l'horloge aux poids d'espérance.

LAMBERT RUCKI

Dans une autre vie — tu as dû ô LAMBERT RUCKI — tailler les totems mystérieux des clans — avec les rites abolis.

JEAN MAREMBERT

Mon enfant ma sœur — la cavalerie légère — des lucioles timides — poursuit l'invitation limpide — au voyage éphémère.

PIERRE MINNE

MINNE MINNE — tu te ronges tu te mines — tu n'as pas encore bonne mine — est-ce l'espoir qui te chagrine ?

ROGER SBY

Rouge et Vert ne sont pas — un Stendhal apocryphe — mais deux pages prises au drame — de ROGER SBY psychographe.

ULRICH SENN

Ne charge pas la catapulte — la corde est-elle bien solide ? — Prends garde au savon trompeur — qui fait les pentes infaillibles.

JEAN SIMIAN

Simian pour découvrir sa secrète Floride — construit l'Arche fragile — brochant les couleurs d'outre-vie — sur l'inconstant verbiage des gazettes.

MICHEL TAPIÉ

MICHEL sur l'échelle de soie — cherche la Diane du matin — Paris se questionne incertain — O Juliette folle de soi !

PIERRE VERITE

La grosse caisse et le fakir — luttent à coup de silences — la cloche des brumes se balance — sur VERITE au bord du puits.

A la suite du grand succès de l'exposition des Réverbères, nous avons reçu une lettre portant timbre stellaire, et cachet de l'infini-fini. Elle nous a paru l'œuvre d'un mauvais plaisant. Lisez plutôt :

Monsieur,

Du lieu que présentement j'occupe, il m'est facile d'embrasser d'un coup votre planète dont je fus autrefois un important locataire. Je puis même conduire quelques-unes de mes facultés perceptives en des points de vos villes que je regrette encore.

Aussi ai-je visité l'exposition des Réverbères. C'était mon droit, bien plus, c'était mon devoir, car je fus, et croyez que je suis encore, un maître incontesté de la critique.

Qui n'a pas lu mes salons n'a pas d'instruction.

Donc, je serai franc, je serai net : Monsieur, les Réverbères ne sont pas des artistes. Peut-on avoir le front d'appeler peintres les auteurs de ces insolents barbouillages ? Eh ! Quoi ! J'ai cherché vainement les rapports existant entre les toiles et les titres du catalogue. J'ai voulu digérer les couleurs, j'ai demandé la délicatesse, la candeur, le charmant des choses : peine inutile. Quant aux dessins, je n'en parlerai pas... Et dire que je m'emportais jadis contre Fragonard parce qu'il peignait des omelettes d'enfants.

Où sont l'« Accordée », et le « Mauvais Fils Puni » ?

Où es-tu Greuze ?

Je n'écris pas à la légère, je m'y connais, Monsieur, j'étais Philosophe, j'étais critique, et mes disciples encore bien nombreux exercent leur empire depuis la gazette appelée Beaux-Arts jusqu'aux feuilles quotidiennes...

On ne sait plus peindre... cela se disait déjà sous Louis le Quinzième : jugez combien cette vérité doit être grande à l'heure actuelle.

De mon temps, Monsieur, vivait un très grand Artiste : c'était CHARDOUILLE. Quel bonhomme que ce peintre-là !

Il faisait des natures mortes avec tout, avec rien, et même avec des humains, mais il était sans rival pour rendre la vie à tout ce qu'il avait tué...

Il avait fait une raie écorchée (non pas celle qu'un perruquier malhabile s'efforce de tracer sur une tête) un beau poisson sanglant qui nageait, pendait à un croc, criait de douleur, se tordait de rire pour ne pas pleurer, vivait, trépassait, chantait, éclatait, pourrissait, s'envolait, bref, un authentique chef-d'œuvre si vrai qu'on aurait pu l'accommoder au beurre noir.

Devant ce tableau, j'ai regretté de n'avoir point de fils délié car je lui aurais dit : « Copie-moi ça, Enfant, copie, recopie : c'est en copiant qu'on devient forgeron. »

C'est pure vérité. D'ailleurs moi-même j'étais pur et encyclopédiste. Mon ami CHARDOUILLE rendait visible et animée l'eau salée des bocaux à cornichons. Et croyez bien, Monsieur, que s'il avait représenté un homme accroupi satisfaisant un besoin naturel, vous eussiez vu sur la toile la bise glisser entre les fesses du sujet...

Voilà la vraie Peinture !

Les Réverbères ne sont que bêtises et méchants croque-pinceaux. Ils pensent peut-être savoir : détrompez-les, c'est moi qui sais tout.

Si j'avais, en ce vingtième siècle, un livre capital à faire, j'écrirais « LE NEVEU DU DOUANIER ROUSSEAU ».

Ne vous y trompez pas : c'est en forgeant qu'on devient peintre.

Serviteur, Monsieur.

DENIS DIDEROT.

N. B. — Réflexion faite, nous ne sommes pas tout à fait sûrs d'avoir été joué par un mauvais plaisant...

A. G.

*La Revue est de toutes
les couleurs. Les Articles
n'engagent que leurs auteurs.*

Hommage
à
Guillaume

Apollinaire
les
reverberes

1^f
L, 50 c

MADAME GUILLAUME APOLLINAIRE, MM. ANDRE
BILLY, PAUL ALBERT-BIROT, FRANCIS CARCO, JEAN
COCTEAU, ANDRE DERAINE, J. DYSSORD, RENE DUMES-
NIL, SERGE FERAT, L. DE GONZAGUE FRICK, FERNAND
GREGH, KISLING, RENE LALOU, PAUL LEAUTAUD,
PABLO PICASSO, ANDRE ROUYEYRE, ANDRE SALMON.

AU FOYER INTERNATIONAL DES ETUDIANTES
93, boulevard Saint-Michel

Mercredi 23 novembre 1938, à 20 h. 45

(le 24 novembre même spectacle)

les
mamelles
de
Tiresias
drame
sur-realiste

Therese. la cartomancien
ne
genevieve. La Haye
le mari. roger Shy
le directeur. le kiosque.
jaques Bureau
le gendarme. Bernard
le fils. ulrich Senn
lacouf. & journaliste Francis CREMIEUX
Presto. Boris MIKOFF
P^{PLE} de zanzibar. Rossel
la dame. a. Gagnaire

Olga
Luchaire

le bestiaire
francis Poulenc

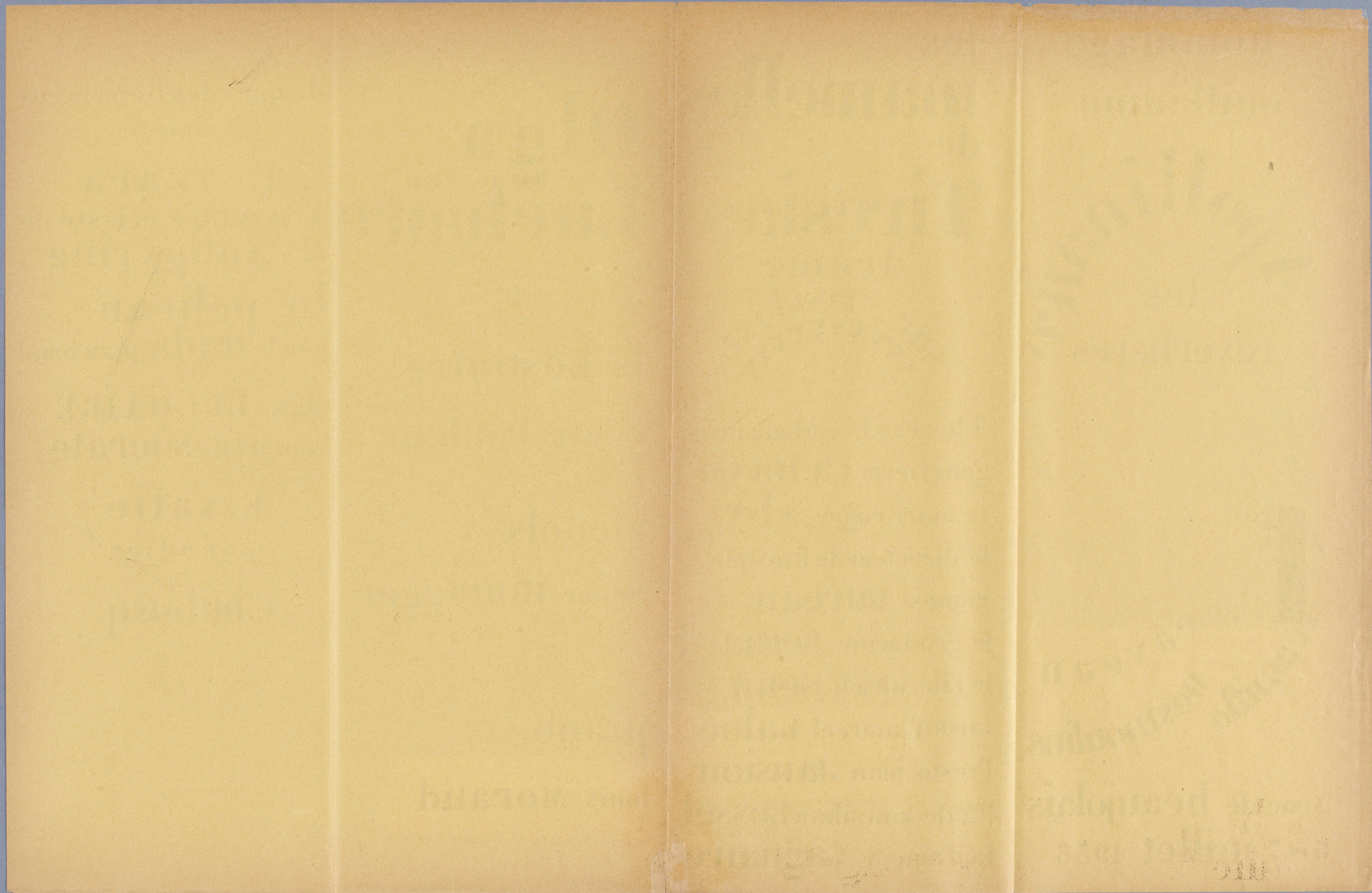
alcools
arthur Honegger

piano
E. I. Kahn

disques des Reverberes
EN SOUSCRIPTION

T. Tzara
1 aventure celeste de
M^r Antipyrine
le pelican
par le dada jazz band
olga LUCHAIRE
la mort de Socrate

E. satie
monodies
C. Dubosq





Pierre Truine

REVUE DES
ADDITIONS DES

RECHERCHES

**M a d e l e i n e
M i l h a u d**

**la chanson du
mal aimé**

poèmes

LA DEUXI EME AVEN TURE

celeste de
M Antipyrine par

TRISTAN

TZARA

Les classiques des
editions des reverberes

LA DEUXIEME AVENUE

de la rue de la

Antipyrine par

FRISTAN
TARAT

des classes des
éditions des revues

LES EDITIONS DES REVERBERES

ANTHOLOGIE. — Poèmes et dessins.	
1 vol. 32 pages, quelques exemplaires.	7 50
5 exemplaires multicolores	50 »
Cette brochure a été offerte aux abonnés avec le n° 2.	
JEAN JAUSION. — DEGRADE, poèmes avec un frontispice de JEAN MAREMBERT	7 »
JEAN REMAUDIERE. — LONGUEURS D'ONDES, poèmes	8 »
PIERRE MINNE. — PECHEURS, 9 dessins	70 ex. 20 »
5 exemplaires de luxe	100 »

LES CLASSIQUES DES EDITIONS DES REVERBERES

TRISTAN TZARA. — LA DEUXIEME AVENTURE CELESTE DE MONSIEUR ANTIPYRINE	Hors commerce
7 exemplaires sur papier de Hollande	Hors commerce
Ce livre est distribué aux abonnés avec le n° 3.	

EN PREPARATION :

CAMILLE BRYEN. — Dessins	100
--------------------------------	-----

DISQUES DES REVERBERES

— En souscription :

ERIK SATIE. — LA MORT DE SOCRATE, chantée par OLGA LUCHAIRE.	
» » MELODIES, chantées par OLGA LUCHAIRE.	
CLAUDE DUBOSQ. — MONODIES, chantées par OLGA LUCHAIRE.	
TRISTAN TZARA. — LA PREMIERE AVENTURE CELESTE DE MONSIEUR ANTIPYRINE (représentation du 15 juin).	
LE PELICAN, fox-trot par le Dada jazz-band.	
GUILLAUME APOLLINAIRE. — POEMES dits par l'auteur.	

S'adresser au Secrétariat : Henri Bernard, 3, rue de Bretonvilliers,
Paris (4^e). Odéon 10.37.



